

Continuité et ruptures du milieu et de l

On a souvent observé que le plus petit des « Océans » composant le domaine maritime de la planète était aussi le seul à être fermé, vers le nord, par la masse de l'Eurasie. Au dispositif continental et insulaire qui limite ainsi son extension vers 30° N dans ses annexes du Golfe Persique et de la Mer Rouge, l'Océan Indien doit d'être très largement un océan chaud. L'essentiel des terres qu'il baigne se trouve en deçà de 35° S, si l'on fait abstraction du continent antarctique, dans une zone où la mer des Indes n'a plus rien de commun avec l'Océan austral, en dépit de la continuité de certains des grands accidents sous-marins qui témoignent de ses origines.

La sollicitation naturelle des contacts et ses limites

La théorie déjà ancienne de la dérive des continents, corroborée plus récemment par celle des plaques qui fait du déplacement des terres émergées le résultat de l'expansion continue des fonds océaniques, a rendu possible le décryptage de la formation de l'Océan Indien à partir de la dislocation de l'ancien Gondwana, survenue après l'Ere Primaire.

Le continent australien semble avoir été le premier à s'individualiser. La dérive du subcontinent indien, détaché de l'Afrique, a laissé des témoins comme la grande île de Madagascar et les écharques granitiques des Seychelles qui émergent d'un micro-continent à l'instar des Kerguelen, autre témoin de l'éparpillement. Les con-

tacts humains entre les parties de ce puzzle, devaient souvent faire des milieux insulaires le lieu privilégié des confluences culturelles.

L'Océan Indien possède d'autres îles dont certaines, sans jamais constituer l'équivalent des archipels micronésiens et polynésiens du Pacifique, ont aussi servi de relais aux mouvements de population : archipels coralliens minuscules des Maldives et des Laquedives, des Amirantes, constructions volcaniques récentes isolées des Mascareignes, des Comores, transformées en simples atolls à fleur d'eau (Aldabra, Cocos, Chagos) ou en îles plates (Christmas, Agalega).

A cette poussière de terres océaniques s'opposent, d'une part, les îles qui joutent parfois au plus près les parties des continents baignées par l'Océan Indien, et les prolongent naturellement. Elles ont joué partout un rôle capital dans les établissements humains et les contacts : Ceylan, Socotra, Lamu, Zanzibar et Pemba, et pour Madagascar, Nosy-Bé au Nord-Ouest et Sainte Marie à l'Est.

D'autre part, le monde insulaire est complété par les éléments constitutifs des arcs insulindiens, dont font partie les Andaman, les grandes îles du Sud et de l'Ouest de l'archipel indonésien, prolongées par la péninsule malaise. Fermant l'Océan vers le Nord-Est, du Golfe du Bengale à la mer de Timor, d'origine récente, sans rapport direct avec les masses continentales rigides issues de l'émiettement du Gondwana, elles ont été l'un des points de départ majeurs des transferts humains vers l'Ouest.

Entre des terres aussi diverses, l'Océan a-t-il été un lien ? S'est-il, naturellement, prêté aux échanges ? On pourrait le penser bien que, en dépit de l'ancienneté de la



fréquentation de sa partie Nord et Ouest, il soit resté moins bien connu que les autres dans sa partie centrale et orientale jusqu'à une date récente. On en veut pour preuve la reconnaissance tardive de l'Australie, l'occupation permanente récente de certaines îles au milieu pourtant bénin telles que les Seychelles.

Le climat à nuance tropicale, aux faibles amplitudes thermiques moyennes annuelles, qui prévaut partout au Nord de 20° Sud, est

l'histoire de l'Océan Indien



marqué par l'alternance saisonnière des vents de la mousson, résultat du renforcement hivernal de l'alizé dans chacun des hémisphères, du mouvement associé de la zone de convergence intertropicale, et, en été boréal, de l'attraction supplémentaire des basses pressions saisonnières sur l'Asie continentale. La mousson apporte la pluie (si l'orientation des côtes et des reliefs est favorable). Elle a, de longue date, poussé les embarcations dont les derniers boutres,

marginalisés par la navigation moderne, sont les héritiers déçus.

Ces échanges paraissent avoir privilégié les relations Est-Ouest et Nord-Est/Sud-Ouest dans la moitié de l'Océan située au Nord d'une ligne joignant l'Ouest de Sumatra à l'Est de Madagascar.

Face à la régularité de ces grands mécanismes saisonniers, le caractère aléatoire des cyclones tropicaux de l'été, possibles aux latitudes tropicales dans le Sud-Ouest de l'Océan, le Golfe du

Bengale, la Mer de Timor et secondairement la mer d'Arabie, a limité leur influence négative aux installations et aux activités côtières permanentes sans jamais aller jusqu'à les empêcher.

De même, les vents réguliers ont-ils conforté l'orientation des échanges en déterminant celle des courants marins dominants. Les principaux, courant Nord et Sud-équatorial, engendrés par les alizés, portent à l'Ouest. Entre eux, le courant contre-équatorial portant à l'Est, s'affaiblit vite et disparaît, limitant ainsi les possibilités d'échanges naturels aux basses latitudes entre l'Ouest et l'Est de l'Océan.

Au contraire, le courant de la mousson du Nord-Est, en hiver boréal, grossi du courant de la mer Arabique, favorise les déplacements vers la corne de l'Afrique à l'Ouest du Dekkan.

Une partie du courant Sud-équatorial facilite l'accès au Canal de Mozambique et à la côte Est de Madagascar avant de s'incorporer, vers 40° S, au courant circumpolaire, portant à l'Est, qui permet le retour aux latitudes tropicales par le courant Ouest-australien. Ce sont les vents d'Ouest des moyennes latitudes déterminant ce courant que rechercheront, à partir du 17^e siècle, les voiliers européens désireux d'accéder à l'Insulinde et l'Inde par la grande route, après avoir doublé le Cap de Bonne Espérance.

Le régime prédominant de la marée semi-diurne entraîne localement, en fonction des dispositifs côtiers, des marnages importants (plusieurs mètres) qui ont pu jouer un rôle dans les implantations humaines. Le cas le plus connu est celui du delta du Gange, au fond du Golfe du Bengale, où la conjonction d'un fort marnage et de l'onde

de tempête associée aux cyclones tropicaux peut provoquer des désastres (1970).

La navigation comme les établissements côtiers de l'Océan Indien, en dépit de l'existence locale de mythes d'engloutissement, paraissent rarement avoir été gênés par l'existence des houles qui restent de faible amplitude dans la majeure partie de la zone des alizés. Elles peuvent toutefois occasionnellement se trouver renforcées par les grandes houles de tempête des cyclones tropicaux qui constituent alors un danger pour les îles basses et les côtes plates.

Les températures élevées des eaux superficielles de l'ensemble de l'Océan Indien au Nord de 20° Sud ont enfin favorisé le développement des coraux dont les constructions ourlent une partie des littoraux et des îles, et ont conduit à l'édification de nombreux atolls. Les lagons ont pu, localement, servir de havres. Oasis de vie dans des espaces océaniques souvent déserts, ils ont contribué à attirer et à fixer les hommes par leurs ressources comme ils les attirent aujourd'hui encore par leur beauté, dont l'industrie touristique a contribué à répandre le goût, voire le mythe.

Au demeurant d'ailleurs, ce ne sont guère les ressources de la mer qui ont suscité la circulation des hommes. Les eaux de l'Océan Indien, océan mal pourvu de plateaux continentaux, sont pauvres en matières nutritives en raison de la faiblesse des échanges entre les eaux profondes et les eaux superficielles, et elles n'abritent qu'une biomasse modeste. Les zones favorables (upwelling : remontée des eaux profondes) correspondent aux zones de départ des courants dus aux vents, ou aux zones de divergence créées par les oscillations de ces courants. Le caractère restreint et saisonnier des aires de forte productivité favorise à cet égard les côtes et les îles de l'hémisphère Nord.

On ne saurait oublier non plus les contraintes que font peser sur la partie chaude de cet Océan les violents contrastes de la pluviométrie.

Le quart Nord-Est, au Nord de 10° S, enregistre de fortes précipi-

tations, alors que le Nord-Ouest et le Sud-Est sont arides. Le Sud-Ouest, à partir des Mascareignes, grâce notamment à l'action des alizés chargés d'humidité dans leur circulation maritime et à l'apport parfois torrentiel des cyclones tropicaux d'été, est mieux loti. Comme dans la péninsule indienne, l'influence des vents réguliers est révélée dans les îles par la dissymétrie pluviométrique des versants, accentuée par l'orographie (Madagascar). Vers le Sud, la continuité retrouvée des espaces océaniques, ménage graduellement la transition des climats « tempérés » de latitudes moyennes aux climats froids.

Les rivages « chauds » de l'Océan Indien prolongent l'ambiance climatique des étendues maritimes. Ils opposent les milieux de climat humide (plus de 2000 mm de précipitations moyennes annuelles), de nuance équatoriale (Sumatra, l'Ouest de Java), ou tropicale humide (péninsule Malaise, fond du Golfe du Bengale, frange côtière de Malabar, Sud-Ouest de Ceylan, Nord et Est de Madagascar, îles hautes, au moins dans leur partie au vent) à la gamme des climats arides, ou à nuance sèche, où les précipitations moyennes annuelles (moins de 250 à 1000 mm) ajoutent souvent l'irrégularité à l'insuffisance. Tels sont les climats du Pakistan, de la péninsule arabique, du Golfe Persique et de la Mer Rouge, de la Corne de l'Afrique du Kenya au Cap de Bonne Espérance, du Sud-Ouest de Madagascar, de l'Ouest du continent australien. Entre ces extrêmes, des climats tropicaux à saisons alternées, dessinent un ensemble intermédiaire où la latitude, l'exposition et l'altitude déterminent des précipitations moyennes comprises entre 1000 et 2000 mm. Le Nord-Est de la péninsule indienne, l'essentiel de Ceylan, une large part de la Tanzanie avec les îles de Zanzibar et de Pemba, du Mozambique, de l'Afrique des hautes terres bordant le rift, mais aussi le centre et le centre-ouest de Madagascar appartiennent à cet ensemble.

Aux premiers milieux correspond le plus souvent la forêt dense tropicale, ourlant les rivages maré-

ageux, bordant les estuaires, les Kuala du monde malais, drapant jusqu'aux nuages les pentes des montagnes en arrière des côtes. C'est, par excellence, le milieu des brûlis forestiers itinérants, mais aussi des bas fonds humides pré-littoraux où s'est développée la rizière inondée. (Ottino-1976, 1977).

Les nuances du désert, de l'absolu minéral à la steppe, les savanes et les divers types de formations arbustives et arborées décidues et semi-décidues déterminent les paysages naturels des autres domaines dont la nuance herbeuse ou arbustive est celle par excellence des grandes activités pastorales de l'Afrique de l'Est.

Rappelons l'intérêt souvent souligné de Madagascar, synthèse de ces différents milieux et des activités « traditionnelles », donc des cultures correspondantes, accueillies sur un espace relativement restreint au fil des circonstances de son peuplement. Observons aussi, cependant, que l'essentiel des plantes utiles et des animaux domestiqués des grands foyers de dispersion Indien et Malais paraissent avoir gagné par la voie terrestre (la « voie sabéenne », par le Sud de la péninsule arabique) l'Afrique, et notamment l'Afrique Orientale. Celle-ci a pu transmettre, en retour, par le même chemin, aux rivages septentrionaux de l'Océan Indien, certaines plantes utiles qui ont diffusé surtout à partir du foyer de domestication de l'Ethiopie. Mais c'est bien d'Asie Occidentale que se sont répandus dans le continent noir, et de là, parfois beaucoup plus tard dans les îles intermédiaires, avec les bovins, la mangue, le concombre, l'aubergine, le chanvre, le gingembre, divers pois, et c'est de l'Insulinde que lui sont venus la banane, la canne et le cocotier, les taros, les ignames et surtout le riz.

S'il est patent que les densités de population obéissent à d'autres facteurs que les seuls facteurs naturels, dont on se plaît à montrer à présent les limites, en réactif contre l'usage excessif qui fut fait naguère d'une causalité facile, on rapprochera enfin la distribution du peuplement sur le pourtour de l'Océan Indien des généralités



schématiques qui viennent d'être rappelées à propos des milieux marins et terrestres.

Sur plus de 1200 millions d'hommes vivant aujourd'hui dans les pays que baigne cet Océan, plus de 80 % sont dans la partie Nord-Est où, derrière l'Union Indienne qui regroupe plus de la moitié des effectifs, l'Indonésie, le Bangladesh et le Pakistan abritent encore de fortes densités avec Sri Lanka et la Malaisie. Mais dans cet ensemble même, Sumatra (pour ne rien dire de la partie de l'Indonésie qui avec Célèbes et Kalimantan se trouve déjà au delà des limites de l'Océan Indien) offre un vide relatif qui s'accroît dans les déserts, du Pakistan à la Corne de l'Afrique comme, à l'Est, en Australie occidentale. Au-delà des zones de densité moyenne de l'Afrique des hautes terres et d'une partie de Madagascar, il faut aller jusqu'à la côte du Natal et dans les îles à sucre de peuplement permanent récent des Mascareignes pour retrouver des densités du même ordre que celles des côtes de l'Inde, du Sud-Ouest de Sri

Lanka ou de Java. L'ensemble des pays africains directement tributaires des échanges dans l'Océan Indien ne réunit pas 150 millions d'habitants, Madagascar et les îles voisines à peine 11 millions, et l'on sait le vide de l'immense Australie.

Flux et reflux humains des marges occidentales.

Tout indique que cette répartition actuelle des hommes ne fait que renforcer et confirmer un état de choses ancien. Dès lors, les mouvements de peuples qui, épousant d'Est en Ouest et du Nord au Sud, les facilités naturelles offertes aux déplacements maritimes et terrestres, ont contribué depuis l'Antiquité à la relative unification culturelle des marges de l'Océan Indien occidental, ont également été suscités par les opportunités multipliées des plus grands nombres. L'intrusion des Européens, mieux affranchis des contraintes

pesant sur la navigation, a interrompu ces mouvements. Elle a mis fin, dans l'Océan Indien, à l'essentiel des échanges commerciaux, diminué l'activité des comptoirs arabes sur la côte d'Afrique, stoppé la colonisation de Madagascar qu'aurait sans doute logiquement suivi sans cela le peuplement permanent d'îles intermédiaires telles que les Mascareignes et les Seychelles, à l'instar des Comores.

Pendant, si l'Océan Indien occidental a été un lieu privilégié d'échanges et de contacts, si partout « les mouvements, les objets, les structures socio-culturelles qui (y) retiennent l'attention restent largement les héritiers d'une antique aventure historique » (A. Bourde), c'est aussi que la colonisation européenne, à partir du 16^e siècle, est venue ajouter dans cette zone l'intervention de ses acteurs rivaux. Soucieux avant tout de réorienter à leur profit les circuits du commerce, les Européens ne touchent guère aux syncrétismes ébauchés. Ils interrompent simplement la continuité d'un processus, et c'est seulement en Inde que les Portugais amorceront très localement la formation de cultures métisses.

L'Afrique Orientale des comptoirs arabes a d'abord été le théâtre privilégié des entreprises portugaises après que Diaz et Vasco de Gama aient ouvert à l'Europe l'accès de la mer des Indes par le Cap de Bonne Espérance. La rivalité franco-anglaise en Inde a été à l'origine du peuplement des îles intermédiaires et de la colonisation tardive de Madagascar par les Français. Elle a suscité la formation des sociétés de plantation créolophones qui constituent aujourd'hui, aux Mascareignes et aux Seychelles, un des éléments de la diversité de la région, mais dont les racines culturelles puisent aussi largement aux fonds indien, africain et malgache qu'au fonds français.

L'intervention des Européens a accentué le brassage des populations de multiples manières : la traite, l'immigration des engagés libres, parfois massive, et des commerçants, les déplacements d'une partie des descendants de ces populations à la suite de la décolo-

nisation. Celle-ci a permis localement la consolidation des positions de ces groupes (Indiens à l'île Maurice), les a compromises ailleurs (Asiatiques en Afrique de l'Est, Arabes à Zanzibar), sans pour autant que le développement des nationalismes ait conduit, tant s'en faut, à l'élimination radicale de toutes les valeurs reçues. En témoigne la vitalité de l'Islam, celle des langues, qu'elles soient langues de colonisation d'usage international (anglais, français), pidgin, ou langue véhiculaire façonnée par les contacts comme le swahili, « langue des côtières », parlé de la Somalie au Mozambique et aux Comores. Le Swahili associe à un fonds syntaxique bantou d'importants emprunts au vocabulaire de l'Arabe mais aussi du Hindi, de l'Anglais, du Portugais... En passe de devenir une des langues internationales de l'Afrique, il renforce pour P. Alexandre (1976), le poids de l'Afrique de l'Océan Indien par rapport à l'Afrique de l'Atlantique sur la scène mondiale.

Tout se passe donc comme si nonobstant ce qu'André Bourde (1976) considère comme des « incidents de parcours », les « résurgences de l'histoire » apportaient, par delà les réajustements épiphénoménaux de la décolonisation, la certitude d'une pérennité des contacts de culture dans l'Ouest de la mer des Indes. De cette pérennité témoigne déjà un important patrimoine artistique, notamment architectural, et il importe de préserver ces jalons de l'Histoire dans des pays où l'on a souvent déploré l'absence de la mémoire écrite (A. Bourde - 1978).

La localisation de ces vestiges de Mogadischio à Dar Es Salam, souligne la prépondérance historique des échanges dans la partie Nord du domaine, la plus proche du foyer culturel et économique majeur de l'Inde, du cœur de l'Islam, de la Perse. Au Sud, les Comores musulmanes et les établissements de colonisation successifs ayant contribué à l'aventure passionnante du peuplement de Madagascar, marquent les limites connues de ces influences dont il faut ici rappeler les étapes.

Les navigations côtières de l'Antiquité (Egyptiens, Phéniciens, Grecs, Romains), sans négliger des explorations vers le Sud, au détail mal connu, ont surtout établi des courants d'échange dans la partie Nord-Ouest de l'Océan. Perses sassanides puis Arabes islamisés ont été les héritiers de ce commerce entre l'Orient et l'Occident. Mais à partir du 7^e siècle, l'Hindouisme missionnaire, dont les royaumes maritimes dravidiens seront les vecteurs, va rayonner en Asie du Sud-Est, développant des contacts culturels et techniques qui influenceront par la suite l'apport des Indo-malais dans l'Ouest.

Dès le 1^{er} siècle, l'expansionnisme militaire, commercial et religieux chinois avait, lui aussi, dirigé vers l'Ouest des expéditions qui culminent dans des tournées de prestige sans lendemain en Arabie et en Somalie, au cours du premier tiers du 15^e siècle.

L'influence commerciale et culturelle des Arabes dans toute la partie occidentale de l'Océan Indien mais aussi en Inde, Insulinde et jusqu'en Extrême-Orient, inaugurée dès avant l'Islam, devait être à la fois plus durable et plus étendue.

Ils ont fondé des comptoirs, de dissidents politiques et religieux chiraziens ou omanis notamment, de la Corne de l'Afrique à Madagascar. Ils ont, grâce aux boutres, diffusé plantes et techniques, notamment de construction, amorcé le développement de cultures côtières syncrétiques, inauguré la traite africaine, contribuant ainsi au brassage des peuples dans cette région.

La pénétration arabe s'est toutefois heurtée, jusqu'à l'orée du 16^e siècle, à la concurrence des Indiens et des Malais.

La thalassocratie de Crivijaya, née au 7^e siècle dans le Sud-Est de Sumatra, a rivalisé ou collaboré quelques siècles plus tard avec les Tamouls du Sud-Est de l'Inde, pour le contrôle des échanges dans la partie septentrionale de l'Océan Indien, mais aussi selon toute vraisemblance dans des expéditions qui, de proche en proche, ont gagné les rivages du Sud-Ouest. Si les traversées anciennes directes de pirogues à

balancier paraissent peu vraisemblables, dans un océan plus vide et plus difficile que le Pacifique, ces embarcations n'en rappellent pas moins aujourd'hui encore par leur présence sur les côtes, jusqu'au Sud-Ouest de Madagascar, ces anciennes navigations.

Rivaux commerciaux des Arabes, Indiens et Malais (ces derniers islamisés ou non) ont pu nouer comme eux des alliances avec les populations africaines, les bantous Zenj, Zengi ou Zanj habitants de la côte orientale ou installés à Madagascar. Plus souvent dominateurs, ils ont aussi introduit plantes utiles et techniques (le cocotier, les bateaux cousus, certaines formes architecturales et méthodes de pêche). Du 10^e au 14^e siècle, des musulmans Chi'ites du Sud de l'Inde, mais aussi des Malais indianisés bouddhistes ou hindouistes jusqu'au 12^e siècle, ont participé à ces expéditions de commerce et de colonisation vers l'Ouest et le Sud-Ouest, parfois par la voie directe des Maldives, grandes pourvoyeuses de la monnaie de cauris (Ottino - 1976). Madagascar leur doit le système de la royauté, le riz sec de montagne sur brûlis forestiers (Tavy), mais aussi la rizière inondée ou irriguée. L'origine dravidienne du vocabulaire de ces dernières techniques rizicoles plaide toutefois en faveur d'influences indiennes dominantes (Ottino - 1977), tout comme celui de l'élevage paraît rattacher largement cette activité à l'Afrique orientale. A la technique de mise en valeur des fonds marécageux, dans des milieux à propos desquels Ottino note la ressemblance des zones de départ (arrière-côte du Malabar, estuaires et pentes sous forêt dense de l'Insulinde) et d'arrivée (Nord et Est de Madagascar) a pu s'associer celle de l'irrigation par retenues, introduite également par des Indiens islamisés ou des Malayo-Indiens.

De l'origine du royaume Merina et de la discontinuité des apports, Ottino peut conclure au caractère exemplaire des syncrétismes qui se sont élaborés dans la grande île. Elle a, en effet, été le terminus d'itinéraires qui les avaient préparés en Inde du Sud et en Insulinde, et souvent enrichis sur la côte

d'Afrique au contact des Arabo-Persans et des Bantou. C'est en ce sens qu'il faut comprendre la boutade de Vêrin (1978) voyant dans les Malgaches « les seuls vrais Afro-Asiatiques de la planète ».

Lorsque les Européens, obligés de contourner le barrage continu de l'Islam dans le Nord-Ouest, font irruption par le Sud dans l'Océan Indien, les établissements commerciaux musulmans ont partout la prééminence sur les côtes de sa partie occidentale. Les islamisés vont peu à peu se voir réduits à une activité de cabotage, périodiquement remise en cause, même si le maintien et bientôt le développement de la traite, suscité par l'appel des nouveaux établissements insulaires européens aux Mascareignes, perpétue l'activité des comptoirs.

Sans parvenir à s'assurer jamais la maîtrise complète de cet immense ensemble, les Portugais y joueront un rôle culturel important par l'introduction des plantes vivrières du nouveau monde, la diffusion du catholicisme et l'amélioration des connaissances géographiques. Ils ne s'intéresseront pas aux îles du Sud-Ouest et seront refoulés par les Arabes au cours du 17^e siècle, des établissements qu'ils avaient initialement conquis, du Golfe Persique au Mozambique. Face au déclin de leur influence, le « caractère impérialiste graduellement élaboré des compagnies monopolistes » (Bourde - 1970) hollandaises, françaises et anglaises va s'affirmer pendant plus de 150 ans en Inde, dans le monde malais et jusqu'en Extrême-Orient d'abord, secondairement dans les îles du Sud-Ouest, où Madagascar connaît les premières tentatives de pénétration française.

La prééminence anglaise s'établit peu à peu au cours du 18^e siècle, aux dépens des intérêts hollandais et français, tant à la faveur des aléas de l'histoire européenne que de l'affaiblissement des grands foyers politiques et culturels du Nord de l'Océan Indien.

A l'issue des guerres napoléonienne, la France est presque éliminée de la région, y compris des îles.

En 1815, l'Océan Indien, jusqu'à

ses marges orientales où l'Angleterre a entrepris la colonisation de l'Australie, est un domaine britannique. Ce contrôle incontesté, joint à l'évolution rapide des moyens de navigation, conduit à une intense activité renforcée par la nouvelle main-mise européenne sur des rivages jusque-là négligés et bientôt sur leur hinterland (Madagascar, Afrique Orientale). L'éradication progressive de la traite africaine fait de l'immense réservoir de main-d'œuvre de l'Inde, pendant presque un siècle, le point de départ d'un « Coolie trade » qui ressuscite massivement les échanges univoques de populations entre le Nord-Est et l'Ouest. Tandis que l'impérialisme commercial et politique européen organise cette diaspora à son profit, en écho aux contacts passés, sa suprématie technique consacre le déclin des échanges traditionnels.

Le 20^e siècle a marqué le réveil des nationalismes asiatiques et africains face aux hégémonies européennes mises en question par les deux guerres mondiales. La naissance, ou la renaissance, des unités politiques suscitées par la décolonisation a débuté de manière significative dans le grand foyer de peuplement et d'influence du Nord-Est, se propageant ensuite vers l'Ouest et le Sud-Ouest jusqu'à nos jours où subsiste encore, face à l'Afrique noire, le bastion blanc d'origine anglo-hollandaise de l'Union Sud-Africaine.

A cette importante exception près, cet ensemble d'Etats partage aujourd'hui, à divers titres, les caractéristiques politiques, économiques et sociales qui définissent les pays moins avancés. Mais ils présentent à cet égard une gamme presque complète de situations qui fait des concepts de tiers-monde et de sous-développement des notions trop réductrices pour rendre compte avec exactitude des nuances qu'introduisent les paramètres de l'espace, du potentiel humain, des acquis ou des handicaps de tous ordres liés à l'histoire.

Si les facteurs d'unité non seulement naturels mais surtout culturels sont fréquents, de graves divisions, liées notamment au pluralisme ethnique et/ou religieux subsistent aussi bien dans le Nord

que dans l'Ouest de l'Océan Indien. Les trente années écoulées depuis Bandoung ont certes été marquées par des progrès, mais elles n'ont pas vu se réaliser la solidarité des pays afro-asiatiques dont le rapprochement, en consacrant les échanges passés, se voulait le symbole.

La diversité des régimes politiques, la fluctuation des alignements, traduisent l'influence directe ou indirecte des grands blocs pour qui la région n'est que l'un des éléments d'une stratégie globale de contrôle, sinon de domination. Les convulsions de la dernière décennie n'ont guère confirmé la déclaration de l'Assemblée Générale des Nations Unies qui prétendait faire de l'Océan Indien, dans l'ambiance de coexistence pacifique du début des années 70, une « zone de paix ».

Si le déséquilibre économique et humain s'établit plus que jamais au bénéfice du Nord et du Nord-Est, à la faveur notamment de l'enjeu pétrolier, on observera que des éléments nouveaux tendent à l'atténuer, même s'ils sont porteurs d'autres conflits. Interviennent à cet égard, sur des plans différents, la puissance de l'économie sud-africaine, l'éveil au monde et l'entrée sur la scène internationale des Etats de l'Afrique de l'Est, de Madagascar, des Etats insulaires nés de la décolonisation, la vitalité culturelle et linguistique de l'aire Swahili.

Rien n'empêche aujourd'hui les hommes et les rivages de l'Océan Indien occidental, restaurés dans leur dignité, de renouer sous des formes nouvelles leurs anciens contacts avec l'Asie des moussons, l'Insulinde et l'Extrême-Orient.

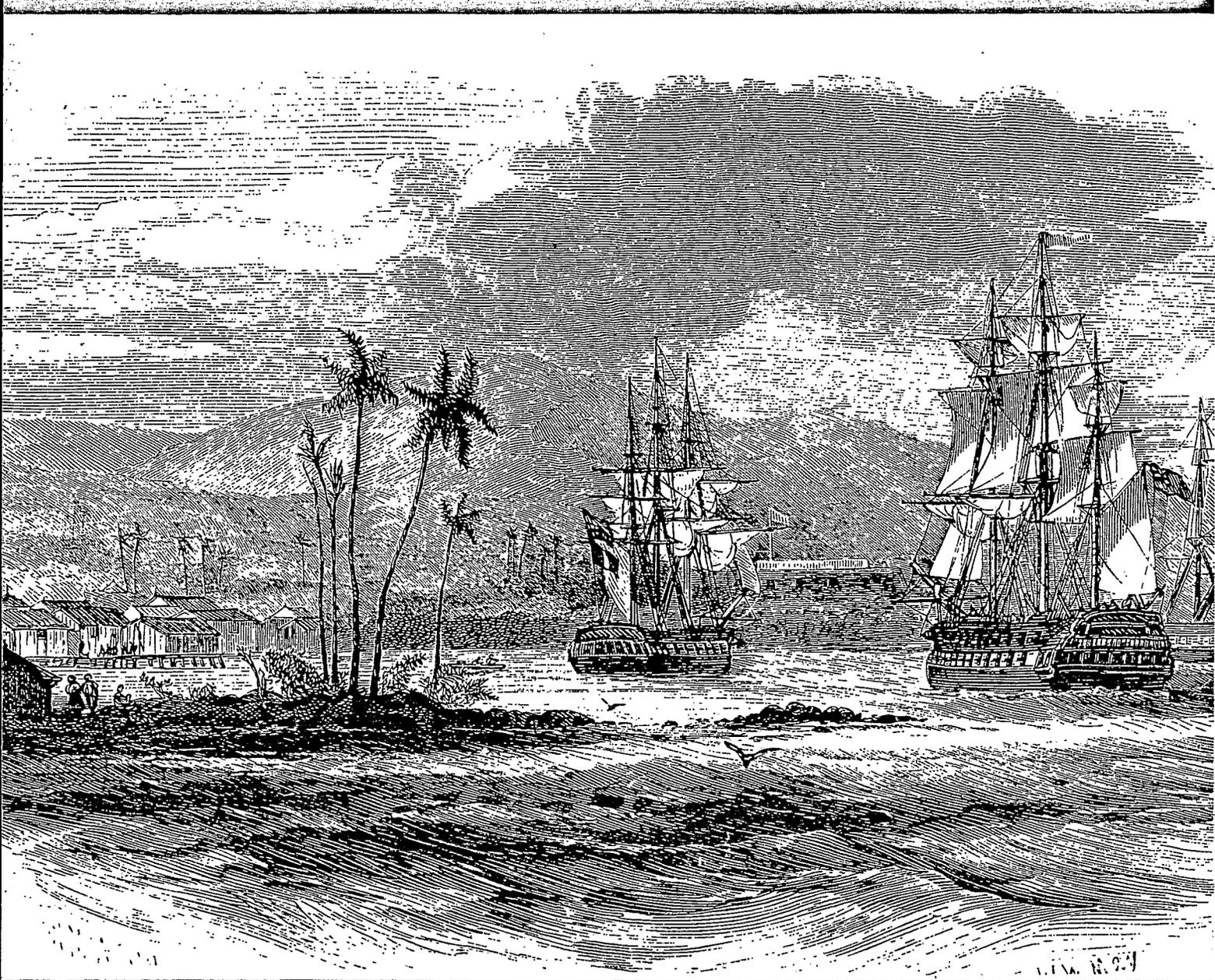
La géographie et l'histoire de ces contacts en prouvent la continuité. Elles montrent qu'ils doivent plus à la nécessité qu'au hasard, mais elles nous enseignent aussi que les complaisances inégales de la nature ont pu longtemps s'allier aux rapports de force imposés par les prosélytes et les colonisateurs pour empêcher ces rencontres de prendre la forme d'un véritable dialogue.

J.-F. Dupon
Orstom

juillet-août-septembre 1984

ISSN-0336-4895

RECHERCHE PEDAGOGIE et CULTURE



hommes rivages bateaux
dans l'Océan Indien



B16.053